



HAL
open science

Ochiai Toshinori: Manuscripts of Nanatsu-dera. A Recently Discovered Treasure-House in Downtown Nagoya; Makita Tairyô et Ochiai Toshinori (ed.): Nanatsu-dera koitso kyôten kenkyû sôsho

Liyong Kuo

► **To cite this version:**

Liyong Kuo. Ochiai Toshinori: Manuscripts of Nanatsu-dera. A Recently Discovered Treasure-House in Downtown Nagoya; Makita Tairyô et Ochiai Toshinori (ed.): Nanatsu-dera koitso kyôten kenkyû sôsho. Bulletin de l'Ecole française d'Extrême-Orient, 1995. halshs-02515016

HAL Id: halshs-02515016

<https://shs.hal.science/halshs-02515016>

Submitted on 23 Mar 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Ochiai Toshinori : *Manuscripts of Nanatsu-dera. A Recently
Discovered Treasure-House in Downtown Nagoya*

Makita Tairyô et Ochiai Toshinori (ed.) : *Nanatsu-dera koitso
kyôten kenkyû sôsho*

Liyong Kuo

Citer ce document / Cite this document :

Kuo Liyong. Ochiai Toshinori : *Manuscripts of Nanatsu-dera. A Recently Discovered Treasure-House in Downtown Nagoya*; Makita Tairyô et Ochiai Toshinori (ed.) : *Nanatsu-dera koitso kyôten kenkyû sôsho* . In: Bulletin de l'Ecole française d'Extrême-Orient. Tome 82, 1995. pp. 414-420;

https://www.persee.fr/doc/befeo_0336-1519_1995_num_82_1_2344

Fichier pdf généré le 08/02/2019

OCHIAI Toshinori, *Manuscripts of Nanatsu-dera. A Recently Discovered Treasure-House in Downtown Nagoya*, with related remarks by MAKITA Tairyō and Antonino FORTE, translated and edited by Silvio VITA, Kyōto: Italian School of East Asian Studies, Occasional Papers 3, 1991, 102 p. + 18 fig.

MAKITA Tairyō 牧田諦亮 et OCHIAI Toshinori 落合俊典 (éd.), *Nanatsu-dera kōitsu kyōten kenkyū sōsho* 七寺古逸經典研究叢書 (*The Long Hidden Scriptures of Nanatsu-dera, Research Series*) I: *Chūgoku senjutsu kyōten (sono ichi)* 中國撰述經典 (其之一) (*Scriptures composed in China*, volume I), Tōkyō: Daitō 大東, 1994, 536 p.

Les deux livres que nous recensons ici présentent les manuscrits conservés dans l'ancienne bibliothèque du monastère bouddhique Nanatsu-dera 七寺 («Sept temples»), dans la ville de Nagoya au Japon. Comme son nom l'indique, Nanatsu-dera comprend sept temples bâtis sur l'emplacement de l'ancien temple Shōkaku-in 正覺院, construit pour la première fois probablement en 735 par le célèbre moine japonais Gyōki 行基 (668-750). En 787, grâce à une donation de Ki no Korehiro 紀是廣, le temple fut élargi à sept sanctuaires et douze habitations pour les moines et devint un véritable monastère bouddhique. Le monastère fut détruit dans la première moitié du X^e siècle. En 1167, grâce à une autre donation, le monastère à sept bâtiments fut reconstruit. Il reçut alors le nom de Tōen-zan Chōfuku-ji 稻園山長福寺 et devint l'un des centres de la secte ésotérique Shingon 真言.

Les manuscrits de cette ancienne bibliothèque des Nanatsu-dera, pour la plupart des copies de *sūtra*, ont été gardés durant des siècles dans des coffres dits des Tang (*karabitsu* 唐櫃). En 1900, ils furent classés «trésors nationaux» (*kokuhō*) et reclassés après la deuxième guerre mondiale comme «importantes reliques culturelles» (*jūyō bunkazai*). Malgré plusieurs changements de propriétaires après la guerre, les manuscrits sont restés intacts. Une première recherche a été menée par le Bureau des affaires culturelles (Bunkachō) du Ministère de l'Éducation nationale (Monbushō) entre 1964 et 1966. La bibliothèque contenait 4 954 chapitres (*kan*) (3 398 en rouleaux et 1 556 en forme de livres) dont la plupart sont des copies faites au XII^e siècle¹.

En étudiant le récit du voyage fait par Yijing 義淨 entre 671 et 695 en Inde et dans les Mers du Sud (T. 2125), Ochiai Toshinori découvrit que la copie de ce texte conservée aux Nanatsu-dera ne correspondait pas à la version de l'édition des Song de Chine publiée en 1239, comme on croyait jusqu'alors pour tous les manuscrits de ce monastère, mais était plutôt proche des manuscrits copiés au Japon cinq siècles plus tôt, à l'époque de Nara (710-781). Un nouveau dépouillement de ces manuscrits fut alors fait par le supérieur du monastère Nanatsu-dera et par M. Ochiai, accompagnés parfois par MM. Makita Tairyō et Antonino Forte.

Le livre publié en anglais par l'Institut italien de Kyōto (Istituto Italiano di Cultura, Scuola di Studi sull'Asia Orientale) résulte d'une conférence tenue à l'Institut italien à Kyōto dont M. A. Forte est le directeur. Le rapport de cette découverte par M. Ochiai lui-même, traduit par M. Silvio Vita en anglais, occupe la moitié du livre (p. 5-48); suivent une appréciation générale par M. Makita Tairyō, donnée au cours d'une émission télévisée en septembre 1990 (p. 49-53), et une description de la première visite faite par M. Forte en juin 1990 aux Nanatsu-dera (p. 55-77).

Le plus important est que certaines copies de cette collection sont des exemplaires uniques, tant au Japon qu'en Chine. M. Ochiai décrit quinze textes bouddhiques dont la plupart sont inédits ou partiellement inédits (p. 13-47). Il en souligne les caractères

1. Catalogue: *Nanatsu-dera issaikyō mokuroku* 七寺一切經目錄, Nagoya: Nanatsu-dera issaikyō hozonkai 七寺一切經保存會 (Association pour conserver les manuscrits des Nanatsu-dera), 1968, 227 p.

spécifiques et donne une abondante bibliographie, notamment en japonais. Les références des ouvrages en langues européennes sont ajoutées par M. Vita.

Les 13 premiers textes de la liste de M. Ochiai sont des *sūtra* rédigés entièrement en Chine et non pas traduits des langues indiennes, comme les « vrais *sūtra* » devraient l'être. Ce sont donc les *sūtra* qui ont été classés comme « faux » (*wei* 偽), « douteux » (*yi* 疑) ou « production hors du canon » (*biesheng jing* 別生經) par les auteurs chinois de bibliographies des ouvrages bouddhiques depuis le IV^e siècle. Ce sont notamment ces *sūtra* dits apocryphes qui soulèvent l'enthousiasme de M. Makita. Un ouvrage de M. Makita, publié il y a près de 30 ans, avait réuni un grand nombre de ce genre de *sūtra* d'après les manuscrits de Dunhuang¹. Maintenant, dit-il, son livre devrait être révisé (p. 51). Il admet également que cette découverte oblige à examiner de plus près la transmission de textes, notamment de Chine au Japon (p. 53). Cet enthousiasme est partagé par M. Forte. Dans un style de récit de voyage parfois un peu personnel, M. Forte raconte sa visite au temple et son appréciation scientifique de la collection des Nanatsu-dera. Grâce à son souci de noter presque tous les détails de sa visite et ses conversations avec ses accompagnateurs, MM. Makita et Ochiai, et avec le supérieur du temple, le lecteur n'apprend pas seulement l'intérêt scientifique que représente cette collection, mais aussi l'histoire du temple, sa situation actuelle, l'existence de quelques statues bouddhiques du XII^e siècle, la personnalité attachante de M. Makita, et les us et coutumes japonais (la façon de recevoir les visiteurs du temple par exemple). Bien que ce livre ait été imprimé à partir de textes de conférences et de rapports préliminaires, son éditeur a pris soin de fournir une bibliographie et des index.

Avec la parution de deux volumes (vol. I et III)² de la série d'études en 6 volumes consacrée aux manuscrits des Nanatsu-dera, certaines informations données dans le livre édité par l'Institut italien ne sont plus tout à fait valables. Il reste néanmoins une bonne introduction aux manuscrits des Nanatsu-dera qui étaient jusqu'alors oubliés et enfermés dans la ville de Nagoya. Certains de ces manuscrits complètent quelques lacunes des manuscrits de Dunhuang. Les spécialistes des religions chinoises et japonaises auraient donc grand intérêt à bien connaître la collection des Nanatsu-dera.

Parmi les textes découverts par M. Ochiai, signalons tout d'abord le *Foshuo qingjing faxing jing* 佛說清淨法行經, « *Sūtra* de la pratique de méthode pure, prêché par le Buddha » en 1 *juan*, l'un des *sūtra* relatifs à « la conversion des barbares », jusqu'alors connu seulement par des citations³. Ce « *sūtra* » comporte l'histoire bien connue des « trois sages » (*sansheng* 三聖), Laozi qui serait l'incarnation de Mahākāśyapa, Confucius qui serait Kumāra Guangjing 光淨童子, et Yan Yuan 顏淵, disciple de Confucius, qui serait Yueming rudong 月明儒童 (« garçon de Ru ») (p. 26-29).

Un autre *sūtra*, qui traite du « *samādhi* [qui conduit au] pur salut », le *Jingdu sanmei jing* 淨度三昧經, était connu en Chine, avant la découverte des manuscrits de Dunhuang, seulement par les catalogues, les citations des encyclopédies et les commentaires des Six Dynasties et des Tang. M. Makita Tairyō avait réuni et édité tous les fragments de ce *sūtra* trouvé à Dunhuang (S. 4546, 5960 et 2301) et un premier *juan* édité dans la *Suite du Canon* publiée au Japon (Z, I, 87-4) dans son ouvrage pionnier sur les textes apocryphes⁴. Il semblait que ce *sūtra* existait en plusieurs versions (en 2, 3 ou 4 *juan*).

1. *Gikyō kenkyū* 疑經研究, Kyōto: Jinbunkagaku kenkyū jo, 1976.

2. Pour le volume I, voir la suite de ce compte rendu. Le vol. III, consacré au *Sūtra des noms des buddha* en 16 rouleaux, vient de paraître. Je ne l'ai pas encore reçu. Pour le vol. II, en préparation, voir *infra*.

3. Cf. E. Zürcher, *The Buddhist Conquest of China*, Leiden, 1959, p. 313-320.

4. *Gikyō kenkyū*, p. 254-271. Dans ce livre, d'autres importants *sūtra* apocryphes sont également édités et accompagnés d'une analyse des documents concernés. L'étude de Makita sur la critique des textes apocryphes par les auteurs des bibliographies bouddhiques a servi de base pour l'article de Mme

M. Makita avait pu reconstruire seulement le premier et le dernier *juan*. La copie des Nanatsu-dera correspond au deuxième *juan* du *sūtra*. Nous avons donc un *Jingdu sanmei jing* en trois *juan* à peu près complet. Ce *sūtra*, qui traite de l'observation du jeûne à une date différente de celle du bouddhisme canonique, des enfers et de leurs rois dont une grande partie est visiblement d'invention chinoise, des cinq fonctionnaires et de leur registre de pécheurs, est un bon exemple de texte bouddho-taoïste du VI^e siècle (p. 35-36).

M. Ochiai donne aussi deux textes fortement inspirés par la géomancie et le culte des morts proprement chinois, le *Foshuo anmu jing* 佛說安墓經, « *Sūtra* pour protéger le tombeau, prêché par le Buddha » en 1 *juan* et le *Foshuo zhaohun jing* 佛說招魂經, « *Sūtra* pour appeler l'âme, prêché par le Buddha », également en 1 *juan*. Quelques textes voisins du premier *sūtra* sont imprimés dans le *Taishō*. M. Ochiai en donne les titres (p. 29-31). Le deuxième texte ne comprend que 59 lignes (mille caractères au total). Il parle de l'âme d'un corps humain, « trois *hun* et sept *po* » (三魂七魄), et évoque quelques divinités locales chinoises : le Roi du sol (*tushenwang* 土神王), le Roi de la mer (*haishenwang* 海神王), et la Divinité-fonctionnaire de rivière (*hebo shuiguan* 河伯水官) (p. 31-32). Les quatre *sūtra* énumérés ci-dessus feront l'objet d'études dans le volume II de la série des Nanatsu-dera, dont la parution est prévue pour mars 1996.

La collection des Nanatsu-dera ne contient pas seulement des textes connus seulement par les catalogues chinois, on y trouve aussi des textes absolument inconnus jusqu'ici. Tout d'abord, il y a le *Foshuo bi'an shenzhuo chengjiu jing* 佛說彼岸神咒成就經, « *Sūtra* de l'incantation divine pour atteindre à l'Autre Rive, prêché par le Buddha » en 1 *juan*. Malgré la popularité de la cérémonie *higan-e* 彼岸會, « assemblée pour l'Autre Rive » au Japon, M. Ochiai pense que ce *sūtra* est une compilation chinoise (p. 32-33). Toutefois, le dictionnaire de Mochizuki Shinkō cite un petit nombre de *sūtra* et textes apocryphes liés au culte *higan* qui seraient des compilations japonaises¹. Ce *sūtra* de *bi'an* (*higan*) sera aussi étudié dans le volume II de la série. Le deuxième texte inconnu, *Dasheng Pishamen gonde jing* 大乘毘沙門功德經, « *Sūtra* du Mahāyāna [traitant] des mérites de Vaiśravaṇa » est disponible en trois *juan* (2^e, 3^e et 4^e). M. Ochiai constate que le moine japonais Kakuzen 覺禪 (1143-1213) mentionne un *sūtra* qui porte ce titre, mais en un seul *juan*². Le culte du gardien du Nord, Pishamen, Vaiśravaṇa en sanskrit, n'était pas seulement populaire en Asie centrale à l'époque médiévale. Il l'était aussi au Japon un peu plus tard, notamment dans le tantrisme. Malheureusement la publication du texte est prévue seulement pour mars 1998, dans le quatrième volume de la série.

Le premier volume de la série d'études des manuscrits des Nanatsu-dera, consacré au *Piluo sanmei jing* 毘羅三昧經 ou « *Sūtra* du *samādhi* Piluo » vient de paraître³. Ce *sūtra* est un apocryphe chinois connu par les catalogues du IV^e siècle, mais dont le texte était jusqu'ici inconnu. Une première présentation de ce *sūtra* a été donnée par M. Ochiai dans le livre recensé ci-dessus (p. 19-26) dont la couverture reproduit les vingt premières lignes du manuscrit original.

Ce premier volume contient deux parties : documents originaux (資料 : p. 1-301) et articles les commentant (研究 : p. 303-514). Les 18 dernières pages sont la traduction

Kyoko Tokuno : « The Evaluation of Indigenous Scriptures in Chinese Buddhist Bibliographical Catalogues », *Chinese Buddhist Apocrypha*, édité par Robert E. Buswell, University of Hawaii Press, 1990, p. 31-74. En 1953, Paul Demiéville avait déjà attiré l'attention sur l'importance des apocryphes, notamment bouddhiques, voir « Langue et littérature chinoise », *Annuaire du Collège de France*, 1954-1955, p. 246-250 et 1955-1956, p. 237-241. Malheureusement le contenu de ces cours de P. Demiéville reste inconnu de nos collègues japonais et américains.

1. Mochizuki *Bukkyō daijiten*, vol. 5, p. 4287b.

2. Kakuzen *shō* 覺禪抄, *kan* 107, *Taishō*, *Zuzō* (Section des iconographies), vol. 5, p. 536c.

3. Titre complet cité ci-dessus.

anglaise par M. Silvio Vita de la table des matières et de trois préfaces, par le supérieur du temple (p. 535-533), par M. Makita (p. 532-528) et par M. Ochiai (p. 527-521). La partie réservée aux documents comporte une reproduction du manuscrit sur la partie supérieure de la page; dessous se trouve le même texte imprimé (p. 6-67). Les chiffres qui indiquent les lignes du manuscrit et du texte imprimé se retrouvent sur les lignes correspondantes de la traduction japonaise (p. 71-142). Les notes de la traduction japonaise (p. 144-168) renvoient pour la plupart aux *sūtra* et textes du *Taishō*, parfois aux classiques chinois, plus rarement à des articles en japonais. Mais, comme dans la plupart des publications japonaises dans ce domaine, les références aux ouvrages en langues européennes sont presque totalement absentes. Le reste de la première partie de l'ouvrage est occupé par les index. Les chiffres qui indiquent les lignes dans le manuscrit servent aussi de repère pour les index.

La deuxième partie de cet ouvrage comporte six articles écrits par M. Makita Tairyō (« Introduction au *Piluo sanmei jing* » et « Nouvelle étude des *sūtra* apocryphes »), M. Ochiai Toshinori (« Les *sūtra* traduits aux premiers temps et le *Piluo sanmei jing* » et « Les *sūtra* des Nanatsu-dera et les anciens *sūtra* ») et par leurs deux invités chinois, M. Yao Changshou 姚長壽 (« La langue du *Piluo sanmei jing* ») et M. Yang Zengwen 楊曾文 (« Le bouddhisme chinois et le *Piluo sanmei jing* »). Le texte de M. Yang est publié en chinois et en japonais.

Il revient de droit à M. Makita, après sa publication du *Gikyō kenkyū*, d'écrire l'introduction sur « la nouvelle étude des apocryphes » (p. 423-431). M. Makita reprend quelques points de son précédent livre et énumère les motifs qui auraient poussé les bouddhistes chinois à fabriquer les *sūtra* apocryphes : 1) soutenir les idées du pouvoir ; 2) critiquer la politique du gouvernement ; 3) introduire la pensée, la morale et la religion proprement chinoises dans le contexte bouddhique ; 4) défendre certaines doctrines ; 5) faire connaître le nom d'individus vivant à leur époque ; 6) guérir les maladies ou gagner des avantages ici-bas (ici p. 427 ; cité également par M. Yao, p. 376)¹. Cette dernière catégorie, qui relève d'une méthode thérapeutique pour les fidèles, est considérée par M. Makita comme étant de la « superstition » (迷信).

Comme le souligne M. Makita, le manuscrit qui comporte le *sūtra* en deux *juan*, 380 et 383 lignes respectivement, est en très bon état. Chaque ligne du manuscrit comprend 17 caractères. L'existence du *sūtra* avait été signalée par Daoan 道安 (312-385) qui le classait parmi les *sūtra* dont la provenance était douteuse (*yijing* 疑經), c'est-à-dire qui sont issus de la compilation chinoise, autrement dit des « apocryphes ». Mais le catalogue compilé en 597, *Lidai sanbao ji* 歷代三寶紀, déclare que le texte en sanskrit a été apporté d'Asie centrale par Zhiyan 智嚴 au V^e siècle et que celui-ci l'aurait traduit en chinois avec Baoyun 寶雲 (376-449). M. Makita constate que la date donnée par *Lidai sanbao ji* est incompatible avec l'existence du *sūtra* à l'époque de Daoan. M. Makita souligne également le caractère particulier du catalogue compilé en 695 sous le règne de l'impératrice Wu où, comme bon nombre de textes de même nature, le *Piluo sanmei jing* fut considéré comme un « vrai *sūtra* » traduit du sanskrit, probablement pour des raisons politiques. On sait que l'impératrice utilisa la prophétie donnée dans le *Dayun jing* 大雲經 (*Mahāmegha-sūtra*) pour accéder au trône². Les « erreurs » volontaires du catalogue rédigé sous le règne de l'impératrice sont souvent réparées par le catalogue suivant, compilé en 730 par Zhisheng 智昇. À partir de 730, le *Piluo jing* est donc de nouveau considéré comme un apocryphe. Comme d'autres

1. *Gikyō kenkyū*, p. 40-84 où les exemples sont donnés. Voir aussi Robert E. Buswell, « Introduction: Prolegomenon to the Study of Buddhist Apocryphal Scriptures », *Chinese Buddhist Apocrypha*, University of Hawaii Press, 1990, p. 9-10.

2. Antonino Forte, *Political Propaganda and Ideology in China at the End of the Seventh Century*, Naples, 1976.

apocryphes, il n'existe plus en Chine, sauf dans les citations des encyclopédies bouddhiques (Yang, p. 509 et Ochiai, p. 336). M. Yang rappelle que selon Daoxuan 道宣 (596-667), près de 500 *juan* de textes jugés faux ont été brûlés durant l'ère Kaihuang (581-600) (p. 511).

M. Makita divise le contenu du *sūtra* en trois sections. La première section décrit comment le *bodhisattva* Huifa 慧法 (Loi de la sagesse) vainquit les sortilèges du Roi-démon en rentrant dans le *samādhi* appelé Piluo. Le Buddha loua ensuite le pouvoir bénéfique de ce *samādhi*. La deuxième section raconte l'histoire d'un disciple laïc du *bodhisattva* Huifa qui en récitant le *Sūtra du samādhi Piluo* réussit à chasser le « démon de la maladie » (*binggui* 病鬼) d'un royaume nommé Kialuoye 迦羅葉 (changé en Yeluo 葉羅 au milieu du texte). Ce laïc est désigné d'abord seulement comme « laïc au vêtement blanc » (*baiyi jushi* 白衣居士). Son nom, Luoda 羅達 est indiqué dans la suite du texte comme le constate M. Yang (p. 507).

La troisième section du *sūtra* exalte la générosité du prince Azhewang 阿遮王, qui est, lui aussi, un disciple du *bodhisattva* Huifa, et raconte comment le roi son père s'y opposa et condamna son fils à la peine de mort. Le prince est naturellement sauvé grâce à une série de miracles et il est ordonné moine par le Buddha. Dans son article, M. Yang a tout à fait raison de souligner la place importante des disciples laïcs dans ce *sūtra*. Il consacre d'ailleurs un petit chapitre à l'important rôle des seigneurs laïcs dans les débuts de la transmission du bouddhisme en Chine. Il cite, sans donner de référence, une phrase de Daoan : « Si on ne s'appuie pas sur [le soutien] des seigneurs du royaume, la loi [du Buddha] ne peut pas s'établir » 不依國主. 則法事不立 (p. 502).

M. Makita remarque que le contenu du *sūtra* ressemble à deux *avadāna*, le *T. 185*, traduit par Zhiqian 支謙 (? -220-252- ?) et le *T. 152*, traduit par Kang Senghui 康僧會 (mort en 280). De son côté, M. Ochiai le compare au *Sūtra du roi Ajātaśatru* (*T. 626*), traduit dans la seconde moitié du II^e siècle par Zhiloujiachen 支婁迦讖 (p. 349-350). Il pense que le nom du prince Azhe a été formé sur celui du roi indien Azheshi 阿闍世, Ajātaśatru (p. 364). L'hypothèse de M. Ochiai nous paraît difficile. Il est quand même curieux d'appeler un bon bouddhiste d'après Ajātaśatru, roi sanguinaire et parricide, bien que celui-ci, selon *T. 626* et 509, ait été reçu comme fidèle par le Buddha après sa confession.

M. Makita ajoute que le style du *sūtra* est similaire à celui du douzième livre (*juan*)¹ du *Sūtra de consécration*, ou *Guanding jing* 灌頂經 (*T. 1331*) (p. 318) qui est également un apocryphe². En fait, bien que le *Sūtra de consécration* soit considéré comme apocryphe, son douzième livre est la version chinoise la plus ancienne du *Sūtra des vœux de Bhaiṣajyaguru*. Les autres versions furent traduites successivement par Dharmagupta en 617 (*T. 449*), par Xuanzang 玄奘 en 650 (*T. 450*) et par Yijing en 707 (*T. 451*)³. Par son contenu, cette ancienne version dite apocryphe est assez proche de *T. 449* et 450⁴. Il est difficile de dire que c'est une fabrication entièrement chinoise. Je pense qu'elle est plutôt issue d'une traduction libre, mais qu'elle repose quand même sur un texte en sanskrit voisin ou identique à ceux qui furent utilisés pour traduire les autres versions chinoises. De plus, que l'on accepte la date de la fabrication du *Sūtra de*

1. Je préfère utiliser le mot « livre » ici, car il n'existe guère de rapport entre les douze *juan* qui composent le *Sūtra de consécration*.

2. Michel Strickmann, « The Consecration Sūtra: A Buddhist Book of Spells », *Chinese Buddhist Apocrypha*, p. 75-118.

3. Raoul Birnbaum, *The Healing Buddha*, Boulder (États-Unis) : Shambhala Publications, 1979 et Kuo Li-ying, *Confession et contrition dans le bouddhisme chinois du V^e au X^e siècle*, Paris, EFEO, Monographies n° 170, 1994, p. 149-154.

4. *T. 451* est une version augmentée de *T. 449* et 450. Il comporte deux *juan* au lieu d'un. Son deuxième *juan* traite des vœux des six *buddha* qui forment avec Bhaiṣajyaguru le groupe de sept *buddha* de Bhaiṣajyaguru. Cf. Raoul Birnbaum, *ibid.*, p. 173-217 et Kuo Li-ying, *ibid.*, p. 154-155.

Piluo proposée par M. Ochiai, II^e siècle (p. 326), ou plutôt époque des Trois Royaumes (220-265) (p. 353), ou la date suggérée par M. Yao Changshou, Jin occidentaux (265-316), la « traduction » du *Sūtra de consécration* est postérieure de trois siècles au *Sūtra de Piluo*. Dans ce cas, la comparaison de M. Makita a peu de sens. On pourrait seulement dire que le *Piluo sanmei jing* aurait servi de modèle pour composer le douzième livre de *Sūtra de consécration*. Mais comme celui-ci a probablement un original sanskrit, c'est peu probable.

La date du *sūtra* donnée par M. Ochiai est fondée sur le contenu du *sūtra*, tandis que celle de M. Yao est fondée sur l'étude du vocabulaire. L'article de M. Yao représente une méthode nouvelle pour étudier les textes apocryphes. Il ouvre certainement un nouveau champ d'études. On regrettera seulement que M. Yao n'analyse pas systématiquement le texte entier, mais se contente de présenter quelques exemples de passages typiques de la langue parlée. Il est vrai que quelques phrases sur lesquelles M. Yao attire notre attention rappellent le style de certains textes de vulgarisation ou *bianwen* 變文 de Dunhuang. Signalons toutefois que les expressions ou termes relevés par M. Yao ne sont pas particuliers à ce *sūtra*, rédigé entièrement en Chine : ils se retrouvent également dans les *sūtra* traduits des langues indiennes.

Pour nos collègues japonais, il semble important de comprendre l'expression *piluo* qui figure dans le titre même du *sūtra*. *Piluo*, qui n'a aucun sens en chinois, semble être une transcription du sanskrit. M. Makita le rapproche du sanskrit *vilba*, qui désigne un grand arbre, d'où sa traduction *piluo samei* : « *samādhi* fait sous un grand arbre » (p. 318). *Vilba* doit être une erreur pour *bilva*, *vilva* donnés par M. Ochiai (p. 364). Les feuilles et le fruit de l'arbre *bilva* sont en effet utilisés par les Hindous dans les cérémonies religieuses. Bien que l'arbre *piluo* soit mentionné dans quelques textes bouddhiques chinois (*Dīrghāgama*, T. 1 [18], I, 116a 27-28 par exemple), il est curieux que le seul *vilva* mentionné dans la *Mahāvīyūtpatti* (N° 4172) signifie « étang »¹. Partant de cette interprétation (« *samādhi* [réalisé sous l'arbre] *bilva* »), M. Ochiai se demande quels autres apocryphes connus à l'époque de Daoan contiennent le mot *samādhi*. Il donne ainsi une longue description du *Weiwu sanmei jing* 惟務三昧經, un manuscrit unique de Dunhuang conservé aujourd'hui à la Bibliothèque centrale de Taipei (p. 337-347). Mais ce dernier semble n'avoir aucun rapport avec le *Sūtra du samādhi Piluo*, si ce n'est qu'ils furent déclarés tous deux apocryphes par Daoan.

M. Ochiai déclare que la raison qui a poussé à compiler ce *sūtra* n'est pas claire. Si l'on prend la liste de classification de M. Makita (*supra*), on peut quand même le classer dans le groupe 4, « défendre certaines doctrines ». Ce *sūtra* exalte visiblement les vertus du laïc bouddhiste : observer les cinq défenses, pratiquer le don jusqu'au corps de soi-même, comme le prince Azhewang, etc. La conversion du souverain reflète le début de l'histoire du bouddhisme en Chine, comme le souligne M. Yang (p. 503-501 [12-14]), mais c'est aussi un lieu commun du bouddhisme indien depuis Aśoka. L'histoire de l'épidémie peut être une description de la société réelle durant l'époque des troubles des Trois Royaumes (p. 351-353), comme le suggère d'ailleurs M. Ochiai lui-même.

Après une étude détaillée des catalogues japonais, M. Ochiai suggère que les copies de manuscrits des Nanatsu-dera sont voisines de la collection du célèbre temple de la secte Shingon, Tōji 東寺, situé au sud de Kyōto, dont le catalogue fut établi en 1145. Remarquons ici l'attitude conservatrice des Japonais envers les textes sacrés venant de Chine. Ils avaient tendance à tout garder, même les textes que les Chinois jugeaient indignes d'être inclus dans le Canon (不入藏) (p. 473-474). Cela explique certainement qu'on les ait conservés au Japon.

Ce premier volume consacré à une unique copie d'un ancien *sūtra* apocryphe des manuscrits des Nanatsu-dera ne concerne donc pas seulement les spécialistes du

1. *Mahāvīyūtpatti*, Tōkyō : Suzuki gakujutsu zaidan (éd.), 1916, vol. texte, p. 282a.

bouddhisme chinois, mais aussi les japonisants. Le texte du manuscrit est bien reproduit, les premières études ont été faites. Les autres volumes prévus dans la série seront très bienvenus. Espérons qu'avec la parution de cette série, l'étude du bouddhisme chinois et japonais connaîtra enfin un nouvel essor.

KUO Li-ying

Tibet, l'envers du décor, textes réunis par Olivier Moulin, Éd. Olizane, Genève, 1993, 335 p., appendices, 7 cartes, bibliographie.

Les dix dernières années ont vu une floraison de livres sur le Tibet et sa situation politique. Dans la catégorie des ouvrages qui sont une collection d'articles sur un thème fédérateur, on peut citer pour mémoire *The Anguish of Tibet*, édité par Petra K.Kelly, Gert Bastian & Pat Aiello, Parallax Press, Berkeley, 1991, et *Tibet : Un autre monde*, édité par Robert Dompnier, Éd. Olizane, Genève, 1993 qui se fait remarquer par l'abondance de photos anciennes d'un grand intérêt.

Malgré cette soudaine abondance de publications, un livre sur le Tibet est toujours le bienvenu surtout si, comme celui-ci, il a une optique originale et se propose de présenter pour le grand public à la fois la culture tibétaine traditionnelle et la situation contemporaine. En 1995, la situation n'est guère brillante dans ce pays malgré les communiqués optimistes de son État de tutelle, la Chine.

La couverture se veut aguichante puisque c'est un pastiche de *Tintin au Tibet*, et l'illustration représentant les moines faisant face aux soldats chinois ne laisse guère de doutes sur l'orientation de l'ouvrage. Mais en fait, involontairement la couverture résume l'impression qu'il laisse après lecture : un livre qui veut traiter d'un sujet grave mais dont la qualité tient parfois du gros trait.

Une préface passionnée de Bernard Kouchner rappelle l'agonie du peuple tibétain et le dévouement du Dalai-Lama à la cause tibétaine. Elle introduit une série d'articles dont il faut regretter la qualité fort inégale, et ce problème vient du choix des contributeurs.

Quelques-uns sont des tibétologues de haut niveau qui font passer leur savoir de façon simple mais précise. L'article de Fernand Meyer appelé « La médecine tibétaine » va en fait au-delà de la présentation de cette médecine et cherche à établir une réflexion sur l'usage qu'il en est parfois fait aujourd'hui : « Il faut, d'autre part, que les tenants de la médecine tibétaine acceptent leur tradition pour ce qu'elle est, soient fidèles à leur héritage, sans le magnifier indûment et sans céder à la tentation de l'adultérer pour le rendre plus attrayant sur le marché des médecines alternatives. » (p. 95). N. Tournadre n'hésite pas à décrire la situation de la langue tibétaine comme un « assassinat larvé » et le démontre bien.

D'autres contributeurs sont des journalistes ou des universitaires. Certains de ces articles, parfois polémiques, présentent un grand intérêt tant du point de vue de l'information que de la réflexion qu'ils provoquent. Jamyang Norbu sous le titre « Interdiction, perversion et sauvegarde » ne traite pas seulement de la création artistique au Tibet mais aussi dans la communauté tibétaine en exil. Il pose le problème général de ce qu'il définit comme le « néo-vieillessement » de la culture tibétaine, « quand croyances et mystères qui donnaient autrefois leur pouvoir au rituel et à l'art sont en réel danger d'affaiblissement et de trivialisation, en raison de la commercialisation, d'une exposition excessive et d'une demande incessante de nouveautés et de